

Comme une Flamande ensoleillée

Du même auteur

Peut-être comme ça, éditions Edilivre 2008 ;

Promenade pour du temps à perdre, éditions Edilivre 2009 ;

Les derniers jours du Gulf Stream, éditions Edilivre 2009 ;

Géographie de l'enfance, éditions Edilivre 2012 ;

Le céleri existe aussi en branches, Bookelis 2020.

François DECQ

Comme une Flamande
ensoleillée

roman

Bookelis

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-7067-3

© François Decq - 2022

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Aucun moineau ne se hasardait sur le balcon. Le temps était aussi cafardeux que le sujet traité par le chroniqueur de la radio et Simon, au téléphone depuis plusieurs minutes, riait comme un abruti. Le bulletin d'info de 8 heures était alarmiste. Semblable à celui de la veille, du reste. Était-il possible d'être plus alarmiste qu'alarmiste ? Chaque jour nouveau apportait sa réponse. Le rire de Simon, comme un grincement de tractopelle. Ne comprenait-il pas la nécessité de bramer son désespoir ? De pleurer en se frappant la poitrine comme à la mort de Kim Jong-il ?

« Une lettre pour toi, » me dit-il un peu plus tard alors qu'il revenait de la boîte à lettres. Il me tendit une enveloppe aux allures officielles. Avocat, notaire, huissier, mélange des trois. Étude ou cabinet, à Douai, dans le Nord. En substance, on me demandait de contacter la personne chargée du dossier de madame *Céleste Delbreuille*. Nom de naissance de ma mère. C'était bizarre.

Ma mère était décédée depuis quelques années. Étant moi-même fille unique, la notaire de l'époque n'avait pas traîné à liquider le dossier. Curieuse cependant, ou alors excitée à la perspective de biens cachés, récemment retrouvés —je peine à admettre une quelconque mesquinerie mais je n'excluais pas que mon oncle, enterré depuis peu, m'avait légué une bricole— peut-être aussi impatiente de trouver une échappatoire au quotidien lugubre et gluant qui m'était imposé et montrer à Simon qu'il ne disposait pas du

monopole des conversations téléphoniques, bref, j'ai contacté ladite personne.

« Avez-vous un lien de parenté avec madame Céleste Delbreuille née à Douai en 1939 ? » demanda mon interlocutrice après m'avoir informée que la communication était enregistrée. Au lieu d'ergoter, de pinailler sur le fait que ma mère se prénommaient *Marie-Céleste* et non *Céleste* tout court, j'ai préféré la simplicité. Après tout, combien de personnes nées à Douai en 1939 pouvaient s'appeler *Céleste Delbreuille* ? Du reste, ma mère elle-même n'insistait pas pour qu'on lui accorde le prénom composé.

Je confirmai qu'il s'agissait bien de ma mère. De quoi était-il question exactement ? tentai-je de demander. Mon interlocutrice n'étant pas, à ce stade, autorisée à m'en dire davantage, elle m'assura que je recevrai par voie postale le détail des dispositions me concernant. Selon ses informations, j'étais fille unique, n'est-ce pas ? Je ne pouvais pas affirmer le contraire. J'insistai encore pour qu'on me dise de quoi il retournait, précisant que ma mère était morte cinq ans plus tôt, que sa succession avait été gérée par Maître... En vain ! Un courrier me serait adressé.

« Dis-moi ce que t'en penses ! demandai-je à Simon enfin disponible en lui mettant le courrier sous les yeux.

— Et t'as appelé, je suppose ? »

Je lui rapportai le contenu de l'échange que je venais d'avoir. Il doucha aussitôt mes espoirs —inavoués— d'héritage complémentaire. Mais alors, quoi ? Vraisemblablement une nouvelle technique de démarchage commercial, avait-il conclu en me conseillant la plus grande prudence. Il en avait de bonnes !

En réalité, mon compagnon feignait d'ignorer superbement les soubresauts de l'humanité et ne m'écoutait que d'une oreille distraite. Au printemps précédent déjà, sous la pression des scientifiques, la plupart des gouvernements avaient décrété l'arrêt général des activités. À nouveau, cette perspective roulait sournoise, captait les discussions, serpentait fourbe de journaux en radios, instillait lentement dans les cerveaux les certitudes les plus contradictoires. L'époque en effet suscitait de multiples vocations d'oracles dont les prophéties promettaient souvent l'enfer, ou bien, lorsqu'elles se voulaient optimistes, présentaient des allures de parachutes mal gonflés. Florilège d'interdictions. Le monde occidental, empiffré de procédures, d'assurances et de bienveillance, dopé de prophylaxie et d'hypocondrie, était pris de convulsions, bégayait sa trouille, sa désillusion, réclamait des prévisions, des plans. Sectes, coteries, communautés, corporations, quartiers, générations, chaque segment y allait de sa solution, pointait *les vrais* responsables —à chacun son bouc-émissaire— proposait, de manière merveilleusement discordante, des mesures énergiques. Une vraie pétaudière !

Depuis que son employeur l'avait poussé vers la sortie, avec une belle indemnité, Simon consacrait et son temps et son énergie à mettre en application de vieilles utopies qu'il partageait avec quelques copains, retraités ou sur la touche comme lui, et le corsetage actuel de la société le pressait de passer à une phase plus opérationnelle. La fréquence de plus en plus rapide de ses coups de fil montrait qu'il était de plein pied dans cette séquence décisive. Avec ses acolytes, ils venaient de créer une société immobilière, fait l'acquisition d'un hameau abandonné —et surtout en ruines

— dans l’Indre et comptaient le réhabiliter. Et puis, exultait-il, deux jeunes couples étaient prêts à se lancer dans l’aventure avec eux. C’était effectivement une bonne nouvelle car leur équipée de vieux bras cassés avait de quoi effrayer et un peu de sang frais dans leur folie pouvait peut-être la rendre sensée.

Il comptait bien m’entraîner dans l’aventure, selon lui mon combat était perdu d’avance, insistait pour que je dépose le bilan, qu’on se débarrasse de l’appartement. J’étais sidérée qu’à presque soixante balais il puisse renouer avec ses chimères adolescentes. Surtout dans le contexte ressassé par les journaux, les radios, les télé. Un consensus pour insister sur le caractère historique des jours que nous vivions.

J’avais plus d’une fois cédé à ces sirènes, cru voir de mes yeux un basculement majeur de l’histoire alors qu’il ne s’agissait, la plupart du temps, qu’un effet de balancier, une obsession laissant la place à une autre, une mode chassant la précédente, un groupe d’influence prenant le pas sur un autre. Ce coup-ci, on avait martialement décrété la guerre. Jusque-là, je ne voyais se dévider qu’une tragédie spongieuse, une rodomontade dont les victimes m’étaient méthodiquement dénombrées alors que je ne percevais aucun mouvement, aucune mobilisation, aucune explosion. Ni idéal ni acte héroïque. Pas de croix de guerre à distribuer. Pourtant, prise dans la nasse des réactions de panique d’une société empêtrée dans la promiscuité et la boulimie, je ne réfutais pas d’emblée les utopies de Simon. Je les gardai en réserve. Au moins ne cédait-il pas à la résignation qui nous anesthésiait, nous faisait meugler mollement, ruminer patiemment une vague sympathie envers les plus charismatiques des charlatans lesquels —fort heureusement

pour l'ordre social, rétif par nature aux contestations unanimes— foisonnaient autant qu'ils s'invectivaient mutuellement.

Je me débattais depuis des mois pour sauver les meubles de la petite entreprise, spécialisée dans l'événementiel, créée avec deux amies une dizaine d'années plus tôt. C'était un déchirement, un drame qui pesait un peu plus à chaque nouvel emprunt nécessaire pour tenir avant que les affaires reprennent. Si elles reprenaient. Comme la navette d'un métier à tisser, le balancier d'une horloge, j'étais tiraillée, allais d'un bord sur l'autre à l'image d'un voilier en perdition, d'un côté, je voyais s'écrouler mes ambitions, mon avenir, fondre mes économies, de l'autre, on me parlait d'une catastrophe planétaire, je ne parvenais à donner la priorité à aucun des aspects et je traînais mes ressentiments comme une vieille besace en carton bouilli.

Cependant, le temps, d'ordinaire si arrogant, si impérieux dans le décompte des minutes, étrangement, se faisait modeste, indulgent souvent quant à mes langueurs, mes indolences, facétieux parfois quand il me rendait attrayant ce qu'hier je trouvais fastidieux, cajoleur enfin de me dispenser de ses impératifs. Pour autant, pas question de bambocher, de m'encanailler. Sobriété obligatoire. Autant que la patience, la tempérance. Alors, je m'étais prise de passion pour les oiseaux. Jusque-là, les plantes et les fleurs se bornaient à n'être pour moi qu'un décor et le chant des oiseaux un fond sonore. Je me promenais dans la nature de la même manière qu'au supermarché les jours d'affluence sans me soucier des détails, totalement amnésique des enseignements de l'enfance. Depuis le printemps, restant pas mal de temps au parc, je m'étais aperçue que les oiseaux qui s'y trouvaient étaient bien différents de ceux qui se

posaient devant ma fenêtre. Dans l'engourdissement de la ville, les pépiements dissonants venant de partout, emmitouflaient nonchalamment mon impatience, baguant le temps d'une espèce d'éternité. Je m'étais amusée à les différencier, les nommer, les reconnaître. Des passereaux uniformément gris et noirs, émergeaient, colorées, les plumes des mésanges, des pinsons, des rouges-gorges et des étourneaux. Je m'étais astreinte à en identifier un nouveau chaque jour mais cette résolution avait fait long feu. Qu'importe, je m'étais procuré une paire de jumelles — 10x25 — et j'étais assez fière de distinguer une petite vingtaine d'espèces, passais des heures à en répertorier d'autres qu'il était possible de voir en cette saison, sans doute près d'une forêt, d'un plan d'eau, et à enregistrer leurs photos dans mon téléphone. Bien-sûr aussi, comme tant d'autres, la lecture m'occupait bien, faisant écho à l'élégance fragile et fluide, à la prédation agile et douce de ces bestioles apparemment gaies et libres.

De fait, l'étrange conversation téléphonique sortit de mes préoccupations immédiates. Quelques jours plus tard cependant, une lettre à l'entête identique à la précédente, me glaça :

Madame,

Lors de notre entretien téléphonique du 20 octobre, vous nous avez confirmé être la fille de madame Céleste Delbreuille, née à Douai en 1939, actuellement hébergée dans cette même commune aux « Hamadryades », établissement spécialisé dans les soins aux personnes âgées dépendantes.

L'établissement a mandaté mon cabinet pour recouvrer des arriérés de paiements correspondant aux frais

d'hébergement de votre mère. En effet, ceux-ci n'ont pas été acquittés depuis le 31 mars dernier.

La loi vous faisant obligation de pourvoir aux besoins de votre mère, je vous invite à prendre l'attache de la direction de l'établissement afin de contractualiser avec lui les conditions de prise en charge périodique des frais. Par ailleurs, je vous invite à régler les sommes redevables dont vous trouverez le détail dans l'annexe ci-jointe.

Je ne doute pas qu'il s'agisse d'un oubli momentané de votre part que vous ne manquerez pas de régulariser rapidement. J'attire toutefois votre attention sur le fait qu'en l'absence de réponse de votre part dans un délai de 10 jours, je serai dans l'obligation de saisir la justice aux affaires familiales...

Ma mère n'était plus morte ! Un effet paradoxal de la crise actuelle ? Les morts se comptaient quotidiennement par centaines quand ma mère ressuscitait ! Double peine. Aucune indulgence pour nos crimes inexpugnables. C'était une blague ! De mauvais goût. Mais les goûts et les couleurs... Et Simon venait de sortir.

Ma mère était un personnage particulier. Bosseuse, travailleuse, généreuse, attentionnée, ça oui ! Sinon, il faut bien reconnaître la vérité, c'était une emmerdeuse. Une sainte dotée de la faculté d'aboyer. Volubile, pleine d'érudition mais aussi fantaisiste qu'une poutrelle métallique façonnée aux aciéries de Pompey.

Je me suis toujours demandé pourquoi des gens raisonnablement dotés des qualités sociales requises pour une vie paisible en société pouvaient se montrer à tel point insupportables à leurs congénères, qu'ils déclenchaient des tempêtes d'hostilités, parfois des représailles sévères, sans qu'ils ne remettent un instant en cause le bien-fondé de leur attitude, même si les récits des martyrs de sainte Blandine, de sainte Marthe et tant d'autres qui n'étaient pas saintes, ont pu me mettre sur la voie de la réponse.

Mon enfance —et ma jeunesse— avait été secouée, à intervalles réguliers par des péripéties qui tenaient moins de sa méchanceté que de ses maladresses car, comme je l'ai dit, ce n'était pas une mauvaise femme, elle était seulement habitée par la certitude qu'il lui fallait exercer une influence sur toute chose, notamment les êtres et ceux-ci, bien naturellement, regimbaient. J'avais encore en mémoire des épisodes où, petite, je me réjouissais que quelqu'un nous rende visite. Comme tous les enfants, j'aimais bien qu'il y ait du monde, de la nouveauté, à la maison. Très vite, mon exaltation cédait le pas à l'angoisse car, immanquablement, les convives ne tenaient pas jusqu'au dessert. C'était plus fort qu'elle ! Il y avait toujours un moment où, sous prétexte d'un désaccord de fond sur une question morale ou politique, elle se raidissait comme une platiste radicale devant une image satellite, devenait insultante et mettait tout le monde à la porte. On avait fini par ne plus fréquenter que des gens aussi prévisibles que des panneaux de basket.

À l'extérieur, ce n'était pas mieux. Elle ne disait rien de ses relations de travail mais, au cours de mon adolescence, j'avais appris ses nombreuses déconvenues dans des entreprises diverses où elle ferraillait avec tellement

d'ardeur, tournoyant comme une toupie déréglée, qu'elle finissait par effrayer les âmes les plus aguerries.

Plus tard, alors qu'elle avait pris sa retraite professionnelle dans une petite commune du Perche, elle s'était mise en tête de se faire élire au conseil municipal. À cette époque, les femmes candidates n'étaient guère nombreuses et elle pouvait faire valoir une longue expérience de juriste. Elle se retrouva donc 5^{ème} adjointe au maire. Ce fut néanmoins assez bref car elle rua dans les brancards dès qu'il fut question du budget de la commune. Si elle s'était engagée en politique —je reprends son expression qui me paraît un peu grandiloquente s'agissant d'une commune comptant 2500 âmes à tout casser— c'était pour faire changer les choses ! Il s'agissait, je crois, d'une histoire de caniveau. L'équipe municipale n'aurait pas été plus stupéfaite si elle avait dû faire face à une revendication d'autonomie percheronne.

Le plus surprenant était qu'elle ne semblait pas affectée par ces rejets. Sinon, j' imagine qu'elle aurait fait en sorte d'être plus conciliante. Au contraire, jusqu'à son dernier souffle, sûre de la justesse de ses vues, persuadée détenir la clé d'accès à un monde idéal, elle a secoué le cocotier de la société, se prenant au passage pas mal de coups sur le crâne, elle a hanté toutes les associations des environs, leur laissant ses éclats de voix comme un traumatisme, harangué toutes les manifestations de proximité, les plus obscurs comités de soutien, comme s'il s'agissait d'une question de vie ou de mort. Jamais rien ne l'a rendue aphone.

Elle a gardé le cap jusqu'au bout, certaine d'agir pour le bien de l'humanité. J'ignore si ses engagements ont pu contribuer à faire changer quoi que ce soit mais ce dont je suis certaine c'est que sa vie a dû être épuisante.

Avec son frère, mon oncle donc, elle n'agissait pas autrement. Du plus loin que je me souviens, elle l'a toujours engueulé. Parce qu'il ne faisait pas comme ci, qu'il ne pensait pas comme ça, qu'il avait *l'esprit petit commerçant*, des préoccupations de paysan. Lui, son sourire se crispait dès qu'on abordait un sujet éloigné de la mécanique des cycles ou du jardinage, ses doigts se nouaient, ses yeux papillonnaient à la recherche d'un secours. Il se tournait alors vers sa mère, la grand-mère Jeanne, laquelle soupirait, insistait pour savoir ce qui plairait à sa fille pour le déjeuner du lendemain.

L'oncle était toujours heureux de retrouver sa sœur bien qu'il redoutait ses assauts, pour ne pas dire ses insultes. Pas une fois, il ne l'avait critiquée devant moi. Ce qui n'était pas réciproque. Tout juste s'amusait-il à répéter qu'elle était jolie comme une Flamande en novembre. Ça la rendait folle de rage. Je n'ai jamais su ce qu'il voulait dire exactement car, si ma mère avait effectivement les cheveux blond vénitien, il disait cela aussi bien en novembre, qu'en avril, en juillet ou en août. Je crois qu'il était fier de sa sœur, de sa culture, de son éloquence. Il était fier de moi également. Il montrait mes longs cheveux noirs, un peu bouclés, à ses clients en leur soutenant qu'il n'avait nul besoin de gonfler les cohortes qui s'entassaient sur les plages du sud puisque le soleil venait le visiter à toutes les saisons.

Les insultes, c'étaient des mots, c'étaient juste des mots. Lui, quand j'étais petite, il n'en disait guère, il réparait des vélos en sifflotant sur des airs qui passaient à la radio, des mobylettes aussi. Le soir, il faisait son jardin, en reprenant les refrains entendus dans la journée.

Ma mère s'appelait Marie-Céleste, en hommage m'avait-elle dit, à sa grand-mère Marie-Amélie. Une femme exceptionnelle. Il paraît que j'aurais dû me prénommer Amélie mais elle hésitait avec Leïla qui avait la préférence de mon père. Il avait fallu transiger. Ce fut Lila. Un mélange des deux, se justifiait ma mère.

Ce compromis, je dois le confesser, m'a facilité l'existence car si j'avais dû porter le nom de l'exceptionnelle aïeule, je crois que j'en aurais bavé des ronds de chapeaux. *Lila*, ça n'engage pas vraiment celle qui le porte à relever des défis impossibles. Il n'en demeurerait pas moins que je ne voyais pas du tout d'où sortait *Céleste*, un prénom rare, étrangement attribué à deux personnes portant le même patronyme, nées dans la même ville, la même année.

Pour en revenir à mon arrière-grand-mère, la vedette de la lignée, il m'était difficile de m'en faire une idée. Ne l'ayant pas connue —elle est morte des années avant ma naissance— et, faute de mieux, je me l'étais longtemps représentée sous les traits et dotée du caractère de ma grand-mère alors que celle-ci n'était pas du même sang, comme on disait. Une grand-mère, c'est vieux, forcément une arrière-grand-mère, ça l'est encore davantage. À cet instant, entrant moi-même dans la dernière partie de mon existence, j'étais sans doute plus encline à admettre que mes ancêtres aient pu être jeunes, enfants même.

On me l'avait dessinée à grands traits.

Marie-Amélie était née au début de la troisième république, autour de 1875. Elle n'avait jamais été mariée. Juste avant la guerre de 14, elle avait donné naissance à un fils. Mon grand-père, décédé quelques années après elle. Elle avait ouvert une boutique de vélos, dans une maison

des environs de Douai, restée dans la famille jusqu'à nos jours.

L'évangile maternel insistait sur le fait que, tout en étant orpheline de mère —celle-ci étant morte en couches—, élevant seule son enfant, l'ancêtre ait réussi dans le commerce. Jusqu'à un âge avancé, je n'avais pas mesuré les qualités nécessaires à une femme de cette époque pour accomplir un tel parcours. En cela, ma mère était plus perspicace que je ne l'étais. Avait-elle cherché à l'imiter en ne retenant pas mon père ? Elle en était capable. Du reste, elle s'était toujours vantée d'avoir élevé sa fille seule.

Après, la comparaison s'arrêtait là. Net. Marie-Céleste n'avait pas eu une enfance orpheline, avait suivi des études supérieures et n'avait excellé ni dans le commerce ni dans la mécanique. Elle était en définitive l'exact opposé de son égérie.

Bref, ma mère était à nouveau vivante. Sur le coup, j'aurais pu trouver ça marrant.

Je voulais dissiper au plus vite un malentendu qui, s'il m'amusait un peu, pouvait causer du tort à une vieille dame, ehpadisée, et n'ayant sans doute plus toute sa tête, en l'occurrence homonyme de ma mère. Je pris mon téléphone, demandai à parler à la personne qui avait signé le courrier.

La conversation s'avéra être un dialogue de sourds. Le type que j'avais en ligne se montra aussi rigide qu'un curé en soutane sur une trottinette électrique. Il s'obstinait à me faire la morale, me rappelait mes obligations de pourvoir

aux besoins de ma mère tout en citant les références des articles de loi. Il n'écoutait pas mes arguments, —je pouvais lui envoyer son acte de décès, ce n'était pas rien ! — ignorait superbement des faits attestés, m'incitait à mesurer l'ignominie de mon attitude consistant à profiter de la perte de mémoire de ma parente pour m'affranchir de mes responsabilités et, pour finir, me menaçait de saisir la justice.

Simon était de retour avec une mine réjouie, calquée sans doute sur celle d'un selfie des Bidochon depuis une plage des Seychelles. Ça me mit en colère. « Tiens, paye ça ! Moi je peux pas ! » Il pâlit en écarquillant les yeux. « T'as cherché sur Internet s'il y avait d'autres *Céleste Delbreuille* ? demanda-t-il.

— Rien trouvé ! »

Il estima que ça risquait de traîner des mois. Parce que, entre *Céleste Delbreuille* et *Marie-Céleste Delbreuille*, nées dans la même ville, la même année, les gens ne chercheraient pas plus loin. « Pourquoi voudrais-tu qu'on se complique la vie ? Moi, si j'avais un descendant possible pour payer la facture, je ne le lâcherais pas facilement.

— Ben alors, paye ! » Il éluda évidemment. Il y avait surement une solution plus raisonnable. De toute manière, je n'avais nullement l'intention de le faire payer pour un truc aussi aberrant. Je ne pus m'empêcher de songer que même morte, ma mère me cassait les pieds.

Bien que l'absurdité de la situation sautait aux yeux, la réaction bornée du type que j'avais eu au téléphone confirmait les prévisions de Simon. Je me disais dans le même temps que la justice détecterait immédiatement la confusion, dès qu'elle disposerait du certificat de décès. Sans nul doute mais comment le faire parvenir à la bonne

personne ? Celles à qui j'avais eu à faire se montraient aussi sensibles à mes justifications qu'un fauve confronté à un plaidoyer végétarien. C'était à désespérer de l'utilité d'une argumentation documentée.

L'avocate que je sollicitai partageait l'avis de mon compagnon. Il fallait prendre les devants car la justice s'en tiendrait aux pièces présentées par le cabinet de recouvrement et me contraindrait, au moins dans un premier temps, à payer la facture. « Madame, quelle est la probabilité qu'il y ait deux personnes, nées la même année dans la même ville, qui portent le même nom ?

— J'insiste, ma mère se prénomrait *Marie-Céleste*, pas Céleste tout court ! Et j'ai un certificat de...

— Soit ! me coupa-t-elle, mais dans le cas présent, compte tenu des éléments factuels disponibles, et que la vie d'une personne vulnérable est en jeu, l'urgence ne plaidera a priori pas en votre faveur. » Ensuite, elle me rassura, se proposa de me représenter auprès de la société chargée du recouvrement. Elle pourrait ainsi démontrer rapidement la logique qui avait conduit jusqu'à moi et surtout intercéder auprès de la justice si elle était saisie. Elle m'envoyait un formulaire à remplir et à lui retourner avec une fiche d'état civil.

Le prix qu'elle réclamait n'était pas excessif. Si cela pouvait m'épargner des démarches fastidieuses, l'opprobre et les leçons de morale d'un comptable scrupuleux, c'était un moindre mal. Pour autant, j'étais contrariée de devoir recourir à de telles démarches pour affirmer ma bonne foi et furieuse car le gars du cabinet m'assurait que, faute d'un paiement rapide, l'EHPAD allait transférer la dame dans une chambre collective dotée de moins de confort. Alors évidemment, je culpabilisais. Je n'allais quand même pas

payer une somme aussi importante alors que je n'avais rien à voir avec cette pauvre femme. Sans parler de la somme que je n'avais pas.

J'avais à peine terminé mon envoi à l'avocate que Simon s'approcha avec la mine de celui qui veut entamer une conversation délicate. « Les déplacements vont à nouveau être interdits, bredouilla-t-il, on s'est dit que ce serait bien d'en profiter pour attaquer les travaux. » Le « *on* » c'était lui et ses copains. Il m'incitait à l'accompagner. Il avait beau me dire qu'une grosse réserve de bois de chauffage avait été faite, qu'un groupe électrogène avait été installé ainsi que plusieurs citernes d'eau, qu'ils s'étaient mis d'accord pour emporter chacun une trentaine de livres, autant de vidéos, que plusieurs artistes se joignaient à eux, je n'avais pas envie de répondre. Je l'envoyai sur les roses. Au moins le temps de réfléchir.

Quand, un peu plus tard, je rallumai mon téléphone, je constatai que l'avocate avait essayé de me joindre. « Je suis embêtée » commença-t-elle et, faisant référence à un enregistrement de mes déclarations au téléphone, elle ne comprenait plus rien à ma démarche vu que j'avais reconnu la filiation. C'était agaçant, j'avais la nette impression de m'être fait piéger, de répéter en boucle comme un perroquet que les prénoms étaient tellement proches, que ma mère elle-même, en escamotait la première partie. « Bon, reprit-elle d'une voix douce, nous allons remettre de l'ordre dans ce malentendu. J'ai également appelé l'EHPAD *Les Hamadryades*. » La dame, homonyme de ma mère, était atteinte d'Alzheimer donc on ne pouvait pas compter sur elle. La directrice avait quand même pu préciser qu'elle était là depuis plusieurs années, 7 ou 8, elle ne savait plus

exactement. Ce qui était certain, c'était qu'elle finançait elle-même sa pension. Jusqu'à ce que le compte en banque soit vide. Apparemment, elle avait vendu sa maison pour se retirer là mais l'argent de la vente était maintenant épuisé. En outre, l'établissement n'avait jamais eu connaissance d'un quelconque membre de sa famille. « Il me faudrait, conclut-elle, une sorte d'arbre généalogique.

— La fiche d'état civil ne suffit pas ?

— Non ! Il y a trop de similitudes. Même nom, même année de naissance, même lieu, quasiment le même prénom. » En outre, elle tenait à souligner que celui-ci était si rare qu'il correspondait peut-être à une histoire familiale. Est-ce que j'avais une idée ?

Elle voulait établir le lien de parenté avec moi pour montrer qu'il était distant. Je ne comprenais pas pourquoi la question devait se régler dans ce sens-là, ce serait plus logique de rechercher, à partir de cette dame, qui devait subvenir à ses besoins. Elle objecta que c'était précisément ce que le cabinet avait fait. Il avait interrogé l'état civil, il était tombé sur moi. Mais je ne devais pas m'inquiéter, tout cela allait s'éclaircir. En attendant, si je pouvais retrouver le livret de famille des parents de ma mère, ce serait parfait. « Les parents de ma mère ?

— Ce serait l'idéal. Ça permettrait de...

— Comment voulez-vous que je trouve ça ? J'ai le livret de ma mère, c'est tout.

— Effectivement, je comprends... Essayez quand même de dresser votre arbre généalogique du côté maternel. Surtout les dates et lieux de naissances. À partir de là, je pourrai plus facilement débrouiller le problème. » Si je le souhaitais, elle pouvait faire appel à un généalogiste officiel mais j'étais mieux placée pour réunir rapidement des

informations. En filigrane, je compris qu'en cherchant moi-même, ça me coûterait moins cher.

Je griffonnai rapidement une esquisse avec les éléments dont j'étais sûre : date et lieu de naissance de ma mère, prénom et nom de naissance de ma grand-mère, nom du grand-père et de l'arrière-grand-mère, avec une vague idée de leur année de naissance. C'était trop maigre, il me fallait des renseignements précis sur toute la lignée.

J'appelai mon cousin, seul maillon connu de cette branche de ma famille.

Mon cousin, s'il avait hérité de la placidité indulgente de son père, s'était nettement éloigné du style de vie jusque-là en vigueur dans sa famille, un rythme lent, cadencé par une alternance débonnaire entre le travail, le jardin et le cocon familial. Il avait rompu avec tout cela. Un hyperactif, à l'emploi du temps millimétré, consommateur compulsif de toutes les nouveautés mises sur le marché. Vu de l'extérieur, c'était toujours une tornade. Lors de mes rares visites, il profitait d'un laps de temps plus ou moins long entre deux activités ou rendez-vous pour me saluer. Mon oncle, son père donc, soupirait mais l'encourageait quand même : « va mon fils, va, ne te mets pas en retard. » En tête à tête, il était devenu aussi farfelu et spontané qu'un bail emphytéotique. Ça me navrait car, enfant, dans nos jeux, on rivalisait de fantaisie, d'inventions loufoques et saugrenues qui tiraient des sourires à la grand-mère.

Mon oncle était mort quelques mois plus tôt. Avec un peu de chance, son fils n'aurait pas encore vidé la maison et pourrait mettre la main sur le livret de famille.

Il se montra égal à lui-même. *Over-booké* ! Il ne connaissait pas les dates et lieu de naissances qui me manquaient et —il en était désolé— n'avait guère le temps d'aller fouiller la maison de son père. « Avec les nouvelles restrictions qui se profilent, j'ai des tas de choses à régler. Ça peut pas attendre un ou deux mois ? »

J'étais perplexe. Avec la panique qui avait fondu sur l'humanité, à la manière d'un grand coup de pied donné dans une fourmilière, les gens couraient dans tous les sens, de plus en vite, pressés par une surenchère d'annonces pessimistes. Un vrai concours. Ils avaient perdu tout sens des réalités et —c'était une différence avec une colonie de fourmis— incapables de retrouver un peu de sang froid pour affronter le danger, réclamaient des mesures énergiques à l'encontre de l'une ou l'autre des catégories sociologiques, exigeaient qu'on les protège eux plutôt que d'autres qui avaient démerité. Plus rien n'était prévisible. Un mois de paralysie, deux mois, six mois ? Certains disaient plusieurs années. D'autres avançaient l'expression de *Stop and go* afin de ménager la chèvre et le chou. D'autres encore assuraient que la science accélérerait, que des inventions allaient aboutir.

Décidément, je ne pouvais pas attendre un ou deux mois. Je raccrochai. Décidée à laisser pourrir l'affaire. Après tout, si le monde s'arrêtait, il en serait peut-être de même de cette procédure.

Le lendemain, au petit-déjeuner, Simon me demanda si j'avais pu réfléchir à sa proposition. Non ! Alors que la colère montait, que je me préparais à l'étouffer d'une

quantité non mesurable de reproches, une idée me traversa soudain l'esprit. « Je pars dans le Nord !

— Comment ça ? Ton oncle t'a mise sur son testament ?

— Mais non ! L'avocate me demande de faire un arbre généalogique précis. Là, je sèche ! Sur place, j'ai des chances de retrouver des documents. » L'état des lieux avait été vite bouclé : mon activité professionnelle était à l'arrêt complet, je n'avais aucune envie de rester seule dans l'appartement, coincée pendant des jours et, franchement, l'idée d'un séjour de camping hivernal dans l'Indre ne m'enchantait guère. Cette escapade me changerait les idées.

Il trouva l'idée intéressante, se soucia de savoir si j'étais certaine de pouvoir squatter la maison de l'oncle, s'il y aurait du chauffage, de l'électricité, une salle de bains. Je rappelai mon cousin après quoi je réservai un billet de train. Il restait à trouver quelqu'un pour le chat et les plantes.

J'avais l'impression d'avoir passé toute mon enfance dans cette maison. À quelques kilomètres du centre de Douai. Cinq pièces autour d'une boutique de vélos.

C'était faux bien-sûr. J'avais dû commencer à venir passer mes vacances ici vers l'âge de six ans. Quand mon père avait eu l'idée —c'était un précurseur pour l'époque— d'aller voir si l'herbe était plus verte ailleurs, en l'occurrence au Maroc, son pays d'origine. J'avais retenu qu'on lui proposait un poste intéressant. Motif que ma mère s'était empressée de nier en affirmant qu'il était parti pour une jeunette. Mon père étant prof, elle ne voyait pas quel intérêt il aurait eu d'aller exercer là-bas pour un salaire inférieur. Quel autre poste aurait-on pu lui proposer ? Je n'ai jamais pu éclaircir la chose mais, s'il faut bien reconnaître que le Maroc n'était pas réputé pour sa verdure, mon père

avait quand même une formation d'ingénieur. S'était-il lassé du métier de prof ? De la vie en France ? De ma mère ? De moi ? Difficile de démêler le vrai du faux.

Ce qui était vrai en revanche, c'était que depuis ma naissance, il s'occupait de moi pendant les vacances scolaires. À leur séparation, ma mère avait dû trouver une solution. Ma tante venait de mourir — un genre de leucémie ou une autre cochonnerie, on ne savait alors pas grand-chose sur toutes ces maladies qui frappaient les personnes jeunes — mon oncle ne demandait alors pas mieux que de me voir débarquer tous les deux mois pour distraire son fils, mon cousin, pendant qu'il s'occupait de sa boutique de cycles. Ma grand-mère, qui vivait là et élevait le petit garçon de quatre ans mon cadet, ne demandait pas mieux.

Mes souvenirs étaient flous. Du reste, étaient-ils fidèles ou ne résultaient-ils que des divers récits qu'on avait déroulés au long de toutes ces années ? Je me sentais à la fois utile et choyée, loin du tohu-bohu que ma mère entretenait et qui me terrorisait. J'y ai passé régulièrement mes vacances jusqu'à mes dix-sept ans.

Ensuite, je n'y étais plus allée qu'en de rares occasions. Maintenant, quelques mois après son enterrement, je regrettais de n'avoir pas été plus présente pour cet oncle que j'adorais. Il était évident qu'il m'aurait accueillie avec son habituelle bonhomie, aurait exprimé sa gêne de me trouver de plus en plus jolie, au point disait-il de ne plus pouvoir poser les yeux sur moi puis il m'aurait écoutée pendant des heures comme si j'étais une personne exceptionnelle avant de me demander, tout comme il le faisait avec ma mère, s'il pouvait me conduire quelque part, si j'avais envie de manger un plat en particulier, s'il devait équiper ma chambre d'un matériel dont j'aurais eu besoin et de conclure